7e ANNÉE. N° 18. (Nouvelle Série) 15 SEPTEMBRE 1904

Le Courrier Musical

SOMMAIRE : La vie musicale en Allemagne : I.— *L'âme allemande* (Paul de Stœcklin). L'Ecole Flamande : *Gombert et Verdelot* (suite) (F. de Ménil). — Lettre de Munich à Lucien (Pitchounette). — Pot pourri (D'jinn). — *Le mouvement musical en province et à l'étranger: Correspondances de :* Béziers, Dieppe, Vichy. — Echos et nouvelles diverses.

Nous rappelons à nos lecteurs, à nos correspondants, à nos confrères, etc., que tout ce qui concerne la RÉDACTION et la *Direction* du *Courrier Musical* — ainsi que les imprimés, — doit nous être expédié 128, RUE DE LA POMPE, Paris. C'est également à cette adresse que sont reçues les réclamations.

S'adresser au contraire 2, RUE DE LOUVOIS, pour tout ce qui concerne l'*Administration* (abonnements, vente au numéro, publicité).

La Vie musicale en Allemagne

I. — L'âme allemande

Vous souvenez-vous de la *Fleur bleue* du poète allemand Novalis ? La Fleur bleue qui, en un songe bienfaisant, lui apparaît, symbole des ses aspirations et de ses désirs. Heureux celui qui dans le parterre bigarré de ses rêves a pu la contempler un instant et en respirer le parfum. La Fleur bleue est l'incarnation d'un idéal magique de tendresse vague dont le charme transforme une existence et l'embaume à jamais, elle est le but de notre activité, la source de notre énergie, le sens même et la raison d'être de la vie.

Rien ne saurait mieux que ce poétique symbole renouvelé des froides allégories de notre Roman de la Rose, nous aider à pénétrer dans certains replis de l'âme allemande et à la définir.

Le moteur essentiel de tout le mécanisme germanique est l'admirable esprit d'organisation pratique, ce qu'on pourrait appeler le *chauvinisme organisé* qui en active tous les rouages. A l'état de force potentielle dans les siècles passés, cet esprit s'est manifesté sous le premier empire par la haine affichée et depuis 1870 par un envieux dédain de tout ce qui n'est pas allemand. L'âme allemande est *collective* et c'est là le principe de sa puissance tenace et pénétrante et du fait qu'elle est collective, elle est conservatrice, une masse se transformant moins aisément qu'un individu.

Notre tradition française est logique et normale. Elle représente ce que le passé

nous transmet de vivant et de conforme à notre génie. Notre art est le lent produit, le fruit succulent

de l'immémorial et fécond hyménée
d'une race et d'un champ qui se sont faits tous deux.

Nos voisins d'Outre-Rhin ont le respect de l'acquit, l'amour du passé et surtout la religion du grand homme pour la gloire duquel la nation ne saurait faire trop de sacrifices. Car le grand homme répand l'éclat de la race et affirme sa supériorité, il est la clef de voûte au moyen de laquelle se construira l'édifice du germanisme universel. De là les associations Kant, Gœthe, Mozart, Wagner, etc. qui pullulent dans tous les coins de l'empire. L'association est pour les allemands un besoin ; ils comprennent l'avantage d'être plusieurs pour la défense d'un intérêt, d'un principe, l'excellence qu'il y a à immoler des individualités au profit d'une théorie ou d'un individu. Ils s'associent à propos de tout et de rien, pour travailler ou jouir, pour vaincre ou s'amuser et chaque « Verein » ayant une revue à son service, le pays est inondé de périodiques de toutes sortes et d'organes de vulgarisation !

Par l'accumulation d'énergie que produit l'association, l'âme allemande devient envahissante et son trop plein d'activité se déverse dans tous les domaines. Je voudrais bien faire ressortir toute l'importance et la valeur de ce mot : *collectif*. Notre âme française est *sociale*, c'est-à-dire qu'elle a besoin de contact et d'échange, l'individu se polit au commerce de l'individu, chacun enrichissant son fond de celui du voisin. En Allemagne l'individu devient une partie d'âme, un étai conscient et volontaire d'un édifice qui s'échafaude. C'est le pays où a pu se créer de toutes pièces l'étrange et paradoxale théorie du superhomme ! Du choc de nos intelligences latines jaillissent des idées générales, des préoccupations morales, les idées des autres, en passant par notre creuset, deviennent humaines, applicables. La plupart du temps nous élaborons les principes essentiels d'une époque dont nos voisins s'emparent sous la forme virtuelle que nous leur avons donnée et les rendent actifs, agissants. Nos guerres même ont été le plus souvent de don quichottesques entreprises en faveur d'utopies généreuses dont les autres firent leur profit.

Les Allemands sont autre chose encore, ils sont jouisseurs et la jouissance qu'ils recherchent est la grosse jouissance physique. Depuis que la fortune nationale s'est consolidée et que le bien-être commence à pénétrer dans les classes moyennes, les grands chemins de l'Europe sont envahis de voyageurs en « loden » verdâtre coiffés du traditionnel chapeau tyrolien et de voyageuses au faux air d'anglaises bouffies qui refoulent de plus en plus les knickerbockers et les petits canotiers anglo-saxons. Nous ne nous faisons pas idée de ce que sont les réjouissances publiques en Allemagne, les carnavals de Cologne ou de Munich par exemple. Du jour des Rois au Mardi Gras il y a en moyenne 4 bals populaires par semaine dans des salles contenant de 1.500 à 2.000 personnes. C'est aussi l'époque où les Monts-de-piété font les meilleures affaires ! Quand on compare l'économie de nos classes bourgeoises, le souci d'épargne de nos petits métiers à ce qui se passe de l'autre côté du Rhin, on reste stupéfait devant la puissance de cette faculté de jouir et de la bestialité avec laquelle elle se satisfait. Autour des grandes villes les lieux de divertissements pullulent. C'est partout la même chose, d'immenses restaurants en plein air avec un orchestre qui de deux heures à onze heures sert un programme uniforme de mélodies populaires et d'opéras connus. On s'y rend en famille, les jeunes gens dansent et s'embrassent, les vieux fument et bavardent, les mioches piaillent et tout le monde chante, mange beaucoup et boit davantage. La langue allemande a un mot intraduisible pour exprimer la sensation de vague bien-être qu'il y a à jouir en compagnie : *gemüthlich*. Je demandais à l'un des artis-

tes les plus en vue de l'Allemagne contemporaine la définition de ce mot *gemüthlich* : « Un fauteuil moelleux dans un intérieur confortable, me répondit-il, une cruche de bière ou du vin du Rhin, une longue pipe bourrée de tabac hollandais, deux ou trois amis avec qui causer, et de temps à autre dans la pièce voisine, du Schumann, du Mendelssohn ou du Wagner. »

Ajoutons à ces traits le souci, non pas de la morale, mais de la moralité réglant les rapports apparents des individus.

Du chauvinisme tenace et de l'esprit d'organisation découlent d'abord la confiance absolue en leur valeur propre, l'hypertrophie de leur moi collectif. « Nous sommes la grande race, la race forte, créatrice, morale appelée à renouveler l'humanité. » Puis le manque d'esprit critique. Je sais bien qu'à cela on va me répondre par des mots et des noms, la Réforme, Kant, Lessing. La Réforme a été à son origine une réaction contre l'humanisme triomphant, un retour à la lettre de l'Ecriture, une levée nationale de boucliers contre l'église romaine et elle n'est devenue générale, dogmatique, critique qu'avec Calvin et les réformateurs français. La critique de Lessing est surtout de la polémique et le criticisme de Kant est bien souvent de la théologie déguisée. Il n'y a pas de pays, sauf peut-être les Etats-Unis où il se construit plus de paradoxes abracadabrants étayés d'échafaudages d'ingénieuses raisons qui n'en sont point. Ceci est un indice d'une activité puissante, d'un trop plein de force productive mais aussi d'une singulière absence de bon sens, de goût et de mesure, ce qui est à peu près toute la critique. Vous ne verrez qu'en Allemagne un professeur d'archéologie faire des conférences en faveur de telle coupe de costume féminin, invoquer à la fois et tour à tour Homère, Aristophane, Platon et Miss Duncan dont il s'était flanqué, ou un professeur de philologie perdre trois leçons successives à expliquer le fonctionnement d'un appareil permettant de déterminer exactement le point du palais que frappe la langue en prononçant certaines syllabes françaises !! Les savants allemands ont le respect aveugle de la théorie établie par un maître vénéré sur laquelle ils bâtissent sans contrôle. Le pays des grands systèmes philosophiques est avant tout celui de la spécialisation à outrance en dehors de toute culture générale.

Allons plus avant dans les replis intimes de l'âme ! L'amour est le phénomène capital de l'univers et occupe en somme le centre de toutes les civilisations. Notre art français est avant tout passionnel et social et notre littérature ignore assez complètement la jeune fille. Celle-ci joue en effet dans la famille ou la société un rôle relativement peu important. Nos héroïnes sont des femmes, elles aiment *passionnément ou raisonnablement*, elles font partie d'un milieu où la femme est quelqu'un, a ses droits, occupe une place, la première souvent ; elles s'appellent la Princesse de Clèves ou la Dame aux Camélias, Hermione, Andromaque, Chimène ou Manon Lescaut ou même Agnès, Henriette, Angélique. Dans la littérature anglaise, les héroïnes aiment *amoureusement* avec une tendresse émue et naturelle avant le puritanisme et depuis avec une pudeur affectée et charmante en plus ; en elles bourgeonne l'âme celtique qui a donné sa fleur dans le beau poème d'amour et de mort qu'est Tristan et Yseult et les personnages féminins de Shakespeare. Les allemandes aiment *sentimentalement*. Elles sont d'une race où l'être faible a une situation inférieure, où il se sacrifie tout naturellement à l'exaltation de l'être fort et supérieur qu'est l'homme. Souvenez-vous de Clærchen, Gretchen, Lotte, Thécla, Kætchen, etc. Elles aiment aussi *collectivement* si l'on peut dire ainsi, dans le but de la maternité, ce sont des filles séduites comme la Marguerite de Faust, des mères de famille comme Charlotte ou qui ont envie de le devenir comme Dorothée. Leur amour est fait de deux choses, l'abandon, soit la soumission à l'être plus fort et cela en vue de la famille c'est-à-dire du bénéfice de la société. Ce sont des sentimentales. Marguerite minaude, quête des compliments,

cueille des pâquerettes, rêve aux étoiles ; Claire est éblouie par le train magnifique d'Egmont qui se pavane naïvement devant elle en ses plus beaux atours, Dorothée se fâche tout rouge jusqu'à ce qu'Hermann lui ait promis le mariage et ils reviennent ensemble au clair de lune ! Le fond de l'âme allemande c'est la sentimentalité et la sentimentalité n'est qu'une forme, j'allais dire une déviation de la sensualité, c'est de la sensualité romanesque. Il ne faudrait pas se la figurer une sorte de pétrarquisme, subtilisation du sentiment. Elle fait participer à la jouissance sensuelle la nature extérieure ou même recherche dans la nature, en dehors de l'objet du désir, un complément à cette jouissance. Les Allemands ne sont-ils pas les plus grands métaphysiciens modernes ? Ne sont-ils pas les seuls qui se soient réellement occupés de métaphysique ? Or qu'est-ce que la métaphysique sinon la transposition du sentiment dans le domaine de la raison, l'essai de donner une base raisonnable aux manifestations sentimentales ?

La sentimentalité est le produit de ce côté bien particulier de l'âme allemande *Das deutsche Gemüth*, mot qui n'a son équivalent en aucune langue et dont on ne saurait donner une idée en français qu'en disant que c'est la concentration intérieure, le prisme où se réfracte la contemplation de l'Univers. Gœthe l'a défini : chaleur de l'âme.

Vous connaissez le *Simplicissimus*, cette feuille satirique qui donne, en les ridiculisant, assez bien l'idée des qualités essentielles de la race germanique. Ses *Gemüthsmenschen* c'est-à-dire *les gens qui ont du cœur* sont typiques, s'extasiant devant des paysages de chromo, pleurant à la lecture de vers de mirlitons ou bénissant d'un geste paterne un couple d'amoureux transis alors que dans un coin un petit chien tout rond mord les mollets de miséreux en loques ! C'est le *Gemüth* bourgeois. Voulez-vous le *Gemüth* artiste ? Ouvrez n'importe quel volume de l'époque romantique ou rappelez-vous les déclamations émues de Werther et ses larmoyants enthousiasmes en lisant Ossian !

Le *Gemüth* a produit l'équivalent de l'art pour l'art, le sentiment pour le sentiment. Sa manifestation extérieure aiguë est la *Sehnsucht*, c'est-à-dire la forme de l'aspiration de l'âme allemande, le désir languissant vers un but indéterminé qui est une jouissance sensuelle, intellectuelle et morale. Et voilà la petite Fleur bleue cueillie dont l'éclat captivant et doux masque bien des brutalités voraces et des laideurs !

De ce mélange d'initiative pratique et de rêverie naît la force des Allemands à l'heure présente. L'absolue et inébranlable confiance en eux-mêmes les rend inconscients de ce que font les autres là où ils s'estiment supérieurs, et grâce à leur esprit d'association ils établissent avec une rare puissance leurs prétentions à l'hégémonie. Le trop plein de leur *Gemüth* donne à tout ce qu'ils produisent un air de profondeur et de solidité qui fait illusion et leurs actions sont toujours revêtues d'une enveloppe sentimentale éminemment attrayante.

La forme artistique de l'âme allemande correspond à ce double caractère. L'Allemagne n'a pas de théâtre national indigène. L'œuvre de leurs classiques infiniment poétique et remarquable est une œuvre d'imitation, une tentative intelligente de lettrés de génie ayant lu Rousseau et hantés par les antiques et Shakespeare, le Faust de Gœthe est un merveilleux poème qui gagne à n'être pas joué. Quant aux dramaturges contemporains ce sont d'intéressants élèves d'Ibsen, de Dumas fils et de Sardou. Le théâtre en effet est un genre qui convient à une société polie, curieuse d'excitations intellectuelles, recherchant des émotions extérieures, un genre où les facultés métaphysiques et sentimentales d'un auteur ne sauraient impunément se donner libre cours. J'en dirai autant du roman dont les qualités essentielles sont l'observation, l'analyse et l'allure rapide et attrayante du récit. Les arts figuratifs exprimant avant tout le monde physique, produisent une impression nette et finie, l'infériorité des grands peintres allemands de Dürer à Lembach c'est que ce sont des poètes et des

rêveurs ou même des penseurs. La poésie lyrique au contraire est le domaine où l'âme allemande est chez elle ; en une langue un peu vague, nombreuse et puissante, elle a fixé toutes les nuances des indécises et rêveuses aspirations ! Par sa facture même elle appelle le chant.

Seule la musique est l'art de l'expression sentimentale ou, pour me servir de la définition d'un grand poète, *l'art qui nous fait sentir le sentiment* ; de plus c'est l'art qui procure une jouissance collective, auquel la foule participe activement et passivement et où l'artiste a même souvent besoin du concours de plusieurs pour faire de son œuvre une force agissante. Elle fut donc l'instrument mélodieux sur laquelle l'âme germanique s'exhala. La musique allemande commence à proprement parler après la guerre de Trente ans qui réveilla la race et prépara sa renaissance, et depuis lors, de Bach à Richard Strauss et à Schillings, l'incomparable floraison de chefs-d'œuvre que leurs grands artistes ont produit, montre assez la place que nos voisins se sont créée dans ce domaine. La musique se prête admirablement à chanter l'inexprimable, à éclairer les sinueuses profondeurs, elle fut le rayon fécondant qui fit éclore la Petite Fleur bleue, lui permit d'épanouir ses pétales et d'embaumer l'univers.

Dans les pays du soleil où tout chante sous des flots de clartés, où les ombres mêmes sont lumineuses et où la tristesse a des sourires, la musique fut une mélodie vibrante jetant sa note gaie dans l'amoureuse symphonie des tons chauds. Elle jaillit incessamment de l'inspiration individuelle. En Allemagne elle devient polyphonique dès l'abord, aux contours délicieusement mous, aux harmonies langoureuses et enveloppantes, elle est anonyme, profondément mélancolique, chant d'amour triste ou d'enthousiasme patriotique. Ecoutez les :

Connais-tu la fleurette bleue
Qu'on nomme : ne m'oublie pas ?
Pose-la sur ton cœur
Et pense à moi.

ou bien :

L'amour aime, il ne parle pas.

ou encore : le *Tilleul*, la *bonne lune*, l'*exilé*, *Loreley*, la *Rose des bruyères* et enfin cet hymne national si curieux dont la mélodie éclatante en Autriche revêt, adaptée aux paroles allemandes, une teinte émouvante et brutale :

« L'Allemagne, l'Allemagne par dessus tout et par dessus tout nos femmes allemandes, notre amour fidèle, notre musique et notre vin ! »

L'Allemagne a trouvé dans la musique la forme esthétique la plus propre à exprimer son âme. Est-ce à dire que nos voisins soient plus musiciens qu'une autre nation ? Je ne crois pas que la masse de leurs *Volkslieder* et la foule de leurs compositeurs suffisent à le prouver. Affirmera-t-on que les Italiens sont mieux doués que personne pour les arts du dessin parce que leur pays regorge de chefs-d'œuvre ?

L'âme allemande, à un moment de son développement, rencontrant la musique sur son chemin, se l'adapta et en fit un art national. Nous allons voir comment cet art s'organisa, devint vivant et pénétra dans les couches les plus profondes de la société (1).

(A suivre) Paul de STŒCKLIN.

(1) *Tous droits de reproduction réservés.*